



ESPRIT DES VIGNERONS-LUX MONTIS
CARITAS POUR REBÂTIR LE GRAND PAYS



LA FIDÉLITÉ À LA TERRE : GARDIENNE DE NOTRE GÉNIE ET DE NOTRE LIBERTÉ.



Le Vigneron : Frère, votre communauté a décidé de ne pas faire cavalier seul dans la recherche de l'excellence pour ses vins. Vous auriez pu travailler à part et vous appuyer sur l'image prestigieuse de votre abbaye. Vous avez préféré rester au coude à coude avec vos voisins vigneron Lux Montis. Il y a là une volonté claire de vous faire les ambassadeurs de notre travail. Quelles sont les raisons profondes qui motivent ce choix ?



Le Moine : On pourrait dire en un mot : la Charité ! Mais une charité multiple qui se répand en cercles concentriques.

Le Dieu que nous contemplons chaque jour est Celui qui a pris plaisir à nous créer dépendant les uns des autres. Sa Joie c'est de nous voir nous entraider. **Il nous a donné pour commandement d'aimer notre prochain. Mais le prochain, c'est d'abord celui qui est le plus proche. Vous, les vigneron du Ventoux, vous êtes sans aucun doute parmi les plus proches de nos deux abbayes.** Alors nous préférons travailler avec vous et contribuer à la promotion de votre travail plutôt que de nous enfermer dans notre tour d'ivoire. **En produisant ces grands vins avec vous, nous espérons que votre travail incessant sera apprécié à sa juste valeur. Et nous espérons que la reconnaissance du merveilleux potentiel viticole du Ventoux servira aussi les autres vigneron du Ventoux.**

En second lieu, il y a une piété filiale qui nous pousse à nous battre à vos côtés pour la sauvegarde du patrimoine légué par vos pères. A force de sueur et d'abnégation, ils ont forgé les paysages provençaux qui font de notre région l'un des plus beaux jardins du monde. Nous savons l'attachement des paysans à leur terre et quel déchirement peut représenter l'impossibilité économique de transmettre la terre à ses propres enfants. Nous souhaitons donc contribuer avec nos modestes moyens à rendre possible cette succession. Hommage de reconnaissance à vos aïeux à qui nous devons ce merveilleux pays. Citons ici, en mémoire de leur courage, le mot de Pourrat :

*« Sous la bise assombrie d'arrière-saison qui entraîne les feuilles déchirées du noyer parmi celles toutes brunies du frêne, ou sous le vent de mars, fait de lumière, qui vient à grande haleine par le bleu de l'espace, **toujours les paysans ont travaillé à plein corps.** Du matin qui fume tout rose dans les fonds de la rivière, jusqu'au soir quand il fait lune blanche sur la côte, au-dessus du gros vieux tilleul, ils ont suivi, temps par temps, toutes les besognes. Ils ont remué les sablons et la glaise, épierré, drainé, fossoyé ; ils ont aplani et versé les champs, planté les vergers et les vignes. **Et en bâtissant le pays, ils se sont bâtis eux-mêmes. Ils sont devenus ces hommes qui ne savent qu'une chose : le bon courage. C'est le goût de prendre de la peine, d'abord : le goût de travailler sans faire état de son travail, et malgré les longueurs, les fatigues, les catastrophes, toujours et quand même regarder de l'avant.** »*

Ensuite, le cercle s'élargit et c'est pour tous les habitants et visiteurs de notre belle Provence que nous souhaitons œuvrer avec vous. Vous êtes, vous agriculteurs, **les gardiens de la beauté de nos régions** et vous le faites sans contre-partie financière. **Caritas, c'est aussi la volonté de contribuer avec vous à maintenir la beauté de notre Provence montagnaise pour la joie de tous.**

Enfin, on peut le dire, c'est aussi une charité pour la France et toute l'Europe. Nous moines qui sommes paysans depuis toujours par fidélité à la Règle de St Benoît, - « *alors, ils seront vraiment moines s'ils vivent du travail de leurs mains* » -, nous savons que le livre et la charrue ont été des instruments essentiels de la construction de l'Europe. La France et l'Europe si elles veulent survivre à la crise de civilisation que nous traversons doivent retrouver leurs racines agricoles : c'est là notre conviction profonde. **Et les Français doivent entrer en communion profonde de pensée et de cœur avec les hommes et les femmes qui sculptent jour après jour, à force de labeur, le paysage magnifique de notre pays. Caritas, c'est encore cela : un chemin de rencontre entre les amateurs de vin et les vigneron, entre les vacanciers et leurs hôtes des campagnes de France. Une mise en commun du trésor que représente l'esprit des vigneron-provençaux.**



Le Vigneron : Merci, Frère, et espérons que l'exemple de cette initiative aidera d'autres entrepreneurs à trouver des voies nouvelles pour l'agriculture de demain.

Quand vous parlez d'une redécouverte des racines agricoles de la France, il me semble que vous faites écho à la pensée d'un de nos compatriotes provençal, Gustave Thibon, vigneron ardéchois et philosophe autodidacte. Je sais qu'il avait une amitié très forte avec les moines du Barroux.

Dans ses mémoires, Thibon écrivait : *« Séparé de Saint-Marcel par quelques grands vignobles, le monastère Sainte Madeleine du Barroux m'attire au point que j'ai eu la tentation d'y finir mes jours. J'ai souvent dit que l'infini seul nous donnait la clé de la mesure. Et dans la règle bénédictine, c'est aussi la mesure qui nous donne la clé de l'infini. Chez ces moines transparents à Dieu, dont tout le désir est de passer de la cellule au ciel, -de cella ad caelum- ce sont aussi mes propres antipodes que je découvre... »*



Le Moine : Oui, c'est bien en écho à la pensée de Thibon que j'évoque cette importance des racines agricoles de la France. La pensée du vigneron-philosophe ardéchois a marqué en profondeur notre communauté qu'il a visitée à plusieurs reprises. Cet homme était un génie : à l'école de la terre d'abord, puis en confrontant son expérience à celles des plus grands penseurs de l'humanité, Thibon a pu formuler avec une puissance singulière les grands bienfaits de la terre pour l'homme. C'est principalement dans son livre *Retour au réel*, publié en 1943, qu'il développe cette thématique. Laissons donc le grand Thibon nous expliquer plus précisément pourquoi le bien fait à nos paysans est un bien pour tout le pays. Voici d'abord sa conclusion pour donner un fil conducteur à une pensée que nous sommes obligés de rendre en morceaux choisis.



*En toute hypothèse, le gage le plus sûr de la renaissance et de la continuité du peuple français réside dans la persistance d'une solide assise paysanne, et, pour les autres classes sociales dans une communion profonde avec la terre et les mœurs, les vertus, les traditions qu'elle incarne. Un peuple qui n'a plus de vrais contacts avec son sol est mûr pour l'esclavage extérieur et intérieur. **La fidélité à la terre sera la gardienne de notre génie et de notre liberté.***



Le Moine : Avant d'arriver à cette conclusion, Thibon développe les grands bienfaits de la terre pour l'homme : la terre est une école de vérité, elle forge en l'homme le sens des responsabilités, elle est maîtresse de patience et entraîne la résistance de l'homme à l'épreuve, elle lui donne le sens du risque et, enfin, conserve en lui la jeunesse d'âme. Écoutons donc parler Thibon, avec son accent rocaillieux...et nous entendrons battre le cœur des paysans de France.



*Le paysan authentique n'est pas plus sensible aux coups d'encensoir d'aujourd'hui qu'il ne le fut au mépris ou à l'indifférence d'hier. Au reste, **ce que je veux louer avant tout ici, ce n'est pas le paysan, c'est la terre**, c'est moins les vertus de l'homme des champs que le climat qui les fait naître.*

La terre : école de vérité



*(...) **On ne trompe pas la terre, on ne la paye pas de mots ; nul prestige, nulle séduction ne mordent sur elle ; la valeur intrinsèque de l'ouvrier s'inscrit, d'une façon directe et parfaitement contrôlable, dans le résultat de son travail.*** Ailleurs, on peut vivre et prospérer par le mensonge ; ici, pas d'intrigues, pas de trompe-l'œil possibles, mais la qualité de l'effort humain manifestée à tous les yeux.

Ce qui fait le réalisme du travail agricole, c'est qu'il ne s'exerce que sur les choses de la nature et celles-ci ne présentent pas cette aptitude aux déguisements et aux faux-fuyants qu'offre à l'homme le monde de la pensée et du verbe.

*(...) **Le réalisme de la terre, se présente comme le plus puissant contrepoids aux dons imaginatifs du peuple français : il maintient l'esprit dans un sillon de tempérance et d'harmonie. C'est au contact de la terre que la pensée devient sagesse, car la sagesse n'est pas autre chose que l'incarnation de l'idée.***

Sens de la responsabilité



L'homme, en effet, ne se sent responsable que dans la mesure où il se sent lié, et il n'est de vrais liens que les liens organiques.

L'homme ne se dévoue qu'à ce qui fait partie de lui-même, aux choses et aux êtres sans lesquels il ne peut pas vivre. On ne peut demander à personne de prendre soin de son chapeau comme de sa tête, et de tant d'êtres sans racines il serait vain d'espérer beaucoup de fruits. Aucun encouragement matériel ou moral, aucune rigueur légale n'empêcheront l'immense majorité des hommes de se désintéresser de fonctions qui n'ont pas de racines dans leur âme.

Dans la vie agricole l'homme a besoin de la terre, certes, mais la terre a également besoin de l'homme. Et le paysan a obscurément conscience de cette dépendance de la terre à son égard. Chaque jour, suivant les nécessités de la saison, il sent que l'éclosion où la récolte de choses vivantes et précieuses requiert son concours et ne se fera pas sans lui. **Il se produit ainsi un symbiose entre la terre et l'homme, qui, même dans des conditions très rudes, rend le travail aussi spontané qu'une fonction naturelle. Comme je parlais à un vigneron qui revenait de tailler sa vigne par douze degrés au dessous de zéro des dangers auxquels il s'exposait, il me répondit du ton le plus naturel : « Comment faire autrement ? Il faut bien que le travail se fasse ! » Cet homme n'était ni pauvre, ni cupide, mais sa vigne était comme un être vivant qui n'avait que lui au monde et qui l'appelait.**

 Si la terre donne à l'homme le sens de l'effort personnel, elle lui enseigne aussi la vertu complémentaire, plus oubliée peut-être encore de nos jours : l'abandon à la destinée, la saine patience, la saine résignation.

Aux champs, un foi quelconque en la toute-puissance et aux possibilités indéfinies de l'effort humain ne peuvent pas même se rêver. Ici, rien n'est dû, tout est donné. Les meilleurs efforts ne servent de rien sans la bienveillance des forces du ciel et de la terre, dont nul ne peut prévoir ni diriger l'influence. Mais, enveloppé ainsi d'incertitude, façonné par tant d'échecs et de réussites imprévisibles, le paysan acquiert nécessairement une souplesse et une résistance à l'épreuve, que tel habitant des cités, cuirassés d'assurances de toute espèce, n'est même plus capable d'imaginer.

(...) C'est ce mélange de passivité et d'activité, d'abandon au destin et d'effort persévérant, qui fait la plénitude unique de la vie agricole. L'homme des champs réalise spontanément en lui le difficile équilibre entre les deux pôles opposés du devoir humain : l'usage de la liberté avec tout ce qu'il comporte d'initiative et de labeur et l'acceptation de la nécessité : il est à la fois celui qui veut et celui qui consent. La terre ne peut rien sans lui, et il ne peut rien sans la terre.

Sens du risque

 L'homme actuel manque de bases, de racines ; il ne se sent plus relié à une nécessité nourricière. Aussi cet être mal rivé au sol a-t-il peur du vent, et il s'enveloppe d'assurances et de garanties contre tous les risques, comme un corps exsangue essaye de remplacer par des couvertures la chaleur interne qui lui fait défaut.

La vie d'un paysan apparaît, au premier abord, singulièrement précaire et incertaine. **L'être ainsi placé dans des circonstances où le fruit de son effort est livré constamment au jeu de forces indépendantes de son vouloir a nécessairement le sens du risque : la dureté et l'insécurité de sa vie le raniment sans cesse en lui.** Mais si la terre est assez revêche et capricieuse pour l'empêcher de s'assoupir dans une fausse tranquillité, elle est aussi trop maternelle et trop sûre pour qu'il ait le goût de l'aventure. (J'appelle aventure toute activité dangereuse dans laquelle le bien poursuivi apparaît sans proportion avec le but poursuivi). Quelle sécurité profonde se cache en effet sous cette insécurité de surface ! Le paysan n'est jamais sûr d'avoir ceci ou cela, il est toujours sûr d'avoir quelque chose. (...) Placé par état au confluent de la liberté humaine et de la nécessité cosmique, le paysan (...) n'abandonne rien au hasard mais confie tout au destin.

Le paysan a des racines. Parce qu'il a des racines, il ne redoute pas le vent, il n'a pas besoin d'assurances contre le vent. C'est là le sens du risque. Et parce qu'il a des racines aussi, il ne devient jamais le jouet du vent. Et c'est là le refus de l'aventure.

 « Vous êtes devenus un peuple de vieux », me disait un jour avec tristesse un étranger. Encore une fois, gardons-nous des condamnations massives. Mais il est trop vrai que la vertu de jeunesse s'en allait de nous. Comme l'arbre, l'homme déraciné tend à se flétrir.

A qualité d'âme égale, un paysan reste plus jeune qu'un habitant des cités. D'abord, parce qu'il est en contact direct avec la vie, parce qu'il brasse perpétuellement des choses vivantes, un peu de cette jeunesse éternelle qui l'entoure passe nécessairement en lui. Ensuite, parce que sa destinée est toujours bordée d'imprévu : cette atmosphère d'espérance et de crainte qu'il respire, cette nécessité constante de faire effort, de s'adapter à des circonstances nouvelles alimentent en lui cette faculté d'attente, d'étonnement et de lutte, qui est l'essence même de la jeunesse.

La route du paysan est sûre : suivant le rythme des mêmes saisons, il s'incline jusqu'à la mort sur les mêmes tâches. (...) Mais aucune année ne ressemble à une autre et chaque récolte est menacée. Or, on ne comprendra jamais assez quelle source de rajeunissement peut être pour l'homme le fait d'avoir toujours quelque chose à sauver. **La chose menacée et sauvée revêt une sorte de caractère sacré ; elle est douée d'une vertu mystérieuse qui fait vibrer l'âme dans ses fibres les plus profondes et réveille en nous l'enfant éternel.**

Conclusion

 **Le retour matériel à la terre n'est ni possible, ni souhaitable pour tous. Mais ce qui est nécessaire à tous, c'est la création d'un ordre social dans lequel chacun se sente lié vitalement à sa tâche, comme le paysan à la sienne. Pour cela nous ne demanderons jamais assez de leçons à la terre et aux ouvriers de la terre. Les français d'aujourd'hui ont surtout besoin de racines : or les âmes aussi s'enracinent dans la terre.**

En toute hypothèse, le gage le plus sûr de la renaissance et de la continuité du peuple français réside dans la persistance d'une solide assise paysanne, et, pour les autres classes sociales dans une communion profonde avec la terre et les mœurs, les vertus, les traditions qu'elle incarne. Hercule, luttant contre le géant qui, chaque fois qu'il touchait la terre retrouvait de nouvelles forces, dut, pour l'étouffer, le tenir soulevé au-dessus du sol. Ce mythe revêt aujourd'hui tout son sens. Il s'agit avant tout de ne pas perdre terre. **Un peuple qui n'a plus de vrais contacts avec son sol est mûr pour l'esclavage extérieur et intérieur. Mais tant que nous conserverons nos racines, Hercule, de quelque nom qu'il se nomme, ne pourra pas nous ravir notre âme : la fidélité à la terre sera la gardienne de notre génie et de notre liberté.**

Cette continuité de l'âme terrienne à travers les bouleversements sociaux a été magnifiquement chantée par Mistral :



*Mai, lis eina de la naturo
Vous-autri, li brun cadelas
Que dins l'antico parladuro
Emé li drolo vous parlas,
Agués pas pou ; restarés mèstre !
Tau que li nouguié dou campèstre,
Rufe, gaiard, siau, estadis,
Emai vous dèimon e vous groumon,
O païsan (coume vous noumon),
Restarés mèstre dou païs.*

*Envirouna de l'amplitudo
E dou silènci di gara,
Tout en fasènt vosto batudo
Au terradou sèmpre amarra,
Vesès, alin, coum tempèri,
Passa lou trounfle dis empèri
E l'uiiau di revolulucioun ;
Atetouni sus la patrio
Veirés passa li barbario
Emai li civilisacioun.*



*Mais les aînés de la nature,
Vous autres, les bruns jeunes gens,
Qui, dans l'antique langage,
Avec les filles vous parlez,
N'ayez pas peur : vous resterez les maîtres !
Tels que les noyers de la lande,
Rugueux, puissants, calmes, immobiles,
Plus on vous exploite et vous maltraite,
Ô paysans, (comme on vous nomme),
plus vous serez les maîtres du pays.*

*Environnés de l'ampleur,
Et du silence des guérets,
Tout en vaquant à votre tâche,
A la terre toujours fixés,
Vous voyez au loin comme un orage,
Passer la pompe des empires
Et l'éclair des révolutions :
Rivés au sein de la Patrie,
Vous verrez passer les barbaries
Comme les civilisations.*



LES PAYSANS, BÂTISSEURS DU GRAND PAYS



Le Vigneron : Mistral et Thibon pour la Provence. Pourrat en Auvergne. Les grands auteurs des terroirs de France se rejoignent donc : l'avenir d'un pays est profondément lié à sa vie paysanne.



Le Moine : Oui, et pour l'écrivain auvergnat, les paysans sont les bâtisseurs de nos terroirs et du grand pays :



Se le rappelle-t-on ? Adam, avec sa bêche, avait été placé dans le jardin afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât.

Ainsi, dans l'Eden même, la vie ne pouvait aller sans la peine et sans le courage ! Il fallait cultiver et garder. Et après la chute, Dieu fait obligation à l'homme de cultiver la terre, lui disant qu'il ne mangera son pain qu'à la sueur de son front. Telle est la loi première : la loi de l'effort. **Les vieux pères, eux, ont vu dans le travail de la terre l'occupation la plus naturelle et la plus sainte, comme la seule directement ordonnée de la bouche de Dieu. Ils l'ont regardé comme la carrière de l'homme.**

Sous la bise assombrie d'arrière-saison qui entraîne les feuilles déchirées du noyer parmi celles toutes brunies du frêne, ou sous le vent de mars, fait de lumière, qui vient à grande haleine par le bleu de l'espace, toujours les paysans ont travaillé à plein corps. Du matin qui fume tout rose dans les fonds de la rivière, jusqu'au soir quand il fait lune blanche sur la côte, au-dessus du gros vieux tilleul, ils ont suivi, temps par temps, toutes les besognes. Ils ont remué les sablons et la glaise, épierré, drainé, fossoyé ; ils ont aplani et versé les champs, planté les vergers et les vignes. Et en bâtissant le pays, ils se sont bâtis eux-mêmes. Ils sont devenus ces hommes

qui ne savent qu'une chose : le bon courage. C'est le goût de prendre de la peine, d'abord : le goût de travailler sans faire état de son travail, et malgré les longueurs, les fatigues, les catastrophes, toujours et quand même regarder de l'avant.

Se donner au labeur, voilà ce dont le laboureur a fait sa loi. Beaucoup apprend qui bien connaît la peine. L'homme doit faire sans cesse par le travail ses muscles, son courage, son intelligence. S'ils ne les fait pas, il se défait. L'effort reste la condition de la vie ; la difficulté son climat. Or, avec ses moyens de s'éclairer, de se chauffer, de voyager, qui suppriment la nuit, les saisons, les distances, avec sa technique et son argent qui peuvent tout, la civilisation moderne semble faite pour établir le règne de la facilité. Précisément, est-ce qu'elle ne démolit pas l'homme ? N'a-t-il pas senti aujourd'hui que même au prix de la mort il lui faut inventer un héroïsme s'il ne veut pas que la veulerie et la jouissance le pourrissent ?

Mais l'effort n'est bon que quand il est le contraire d'une inquiétude ou d'une frénésie. **L'effort au service de la terre, le lent labourage, pénible et tranquille, devient lui, une entente avec la création.** Là est, meilleure que tout, la certitude. **Manquera-t-elle jamais, la terre ?** Manquera-t-il, ce travail accordé aux saisons, à l'ordre de vie : semer le blé avant les pluies, tailler la vigne après les froidures, et plus tard ébourgeonner, épamprer, ou moissonner, déchaumer, semer de nouveau ? Le matin dans l'air encore un peu brumeux, qui n'a passé qu'au-dessus des bois aux feuilles toutes lavées et des prés de grandes herbes et de marguerites, c'est bon de se jeter à l'ouvrage, parce qu'il y a tant à faire toujours, des pommiers à greffer aux sapins à abattre, du fumier à charroyer dans les terres à la meule à élever derrière la grange.

Cet accord avec l'univers. Cette santé, alors qu'aux midis de juillet on respire l'odeur des champs de seigle chauffés de soleil ; et, avec ses tertres de fougères et ses prés ras sous les merisiers qui brillent, toute la montagne a le même grand parfum de pain chaud dans cette fraîcheur immense. **Cette confiance parce qu'on sait que sans cesse les sèves et le sang font leur travail sous mains, que chaque année le blé montera en épis, que toujours le printemps reviendra dans sa force.**

Aux champs, l'homme a appris que la plaie de l'écorce se cicatrise et se referme ; que l'arbre mutilé pousse des branches pour reprendre son poil ; qu'il y a dans l'être secret des végétaux ou des animaux un esprit plein de ruses, de retours, de ressources, qui leur fait tourner toutes les difficultés pour maintenir leur être. Il suffit de l'eau intérieure et il suffit de la lumière. Quand le tronc ruisselant de dégel semble n'être plus qu'une bûche, il suffit du rayon pour que de ce bois noir et détrempé le bourgeon s'ouvre et pousse, se déplie.

Les pieds dans l'herbe, sous ses châtaigniers ou ses pommiers l'homme de l'effort et de la peine est devenu aussi l'homme de la confiance. Et c'est pour cela, parce que roule dans son sang cette confiance et ce goût de l'effort, qu'il est vraiment l'enfant de la mère bonne et sûre, un fils de la terre, un paysan.

Car il y a cela devant nous : cette terre, ces montagnes avec leurs lacs, leurs cascades, ces plaines parcourues de leurs fleuves, les moissons où la caille chante, les prés dont le foin ploie sous le vent avec ses fleurs jaunes, les berges pleines d'arbres, les endroits de buissons et de bruyère, et tout, depuis la bête à bon Dieu qui grimpe au brin d'herbe jusqu'aux hirondelles qui filent en coupant l'air de leurs cris, là-haut, dans le bleu du grand beau temps. **Cela, n'est-ce pas déjà le don splendide fait à l'homme, à qui le Créateur donne tout pouvoir sur toutes les créatures ? Et le secret, n'est-ce pas de s'appuyer d'abord sur cela : de prendre les choses selon le don de Dieu, pour les faire plus vivantes un jour sous le soleil ?**

Ainsi de ces cantons d'Auvergne : ceux qui sont plats et dont la glèbe noire ou pourpre attend le froment, la betterave, la lentille ; ceux qui sont tout en buttes propres à être mises en escaliers et transformées en vignobles ; ceux dont on fera des pâturages à moutons, ceux où l'on élèvera les vaches ; ceux de la grande herbe et du frêne, ceux des étangs et des pépinières, ceux des bois aux essences d'ombre, le sapin, le bouleau, le fayard : chacun n'a-t-il pas été aménagé selon ce qu'il semblait demander ? Et tous, ils ont besoin les uns des autres ; ils se complètent les uns les autres, et sous un même ciel prennent la vie de même.

Une province, c'est une terre, donnée à l'homme pour qu'il l'aménage en terroirs. Pour qu'avec la charrue, l'outil et la machine, en y prenant les choses telles qu'elles sont et en les faisant telles qu'il faut qu'elles soient, il y apprenne à y humaniser tout et à se faire lui-même plus

homme. De ces terroirs liés les uns aux autres il a bâti une province où s'élaborent solidement certaines façons de sentir et pareillement, de ces provinces liées les unes aux autres, il rebâtira le grand pays.

Henri POURRAT.



Le Moine : Enfin, je voudrais souligner avec Delavouët, grand poète provençal contemporain, **une dernière leçon de sagesse** que nous offrent les vignerons sans même y prendre garde. A l'heure du développement prodigieux des moyens de transport et des progrès encore plus vertigineux des instruments de communication, tout devient apparemment possible dans le domaine de l'extension quantitative des connaissances et du savoir. Mais l'homme moderne jeté hors de son centre par cette force centrifuge de plus en plus rapide ne trouve plus les sources d'eaux vives capables de rassasier sa soif.

Ce que j'ai découvert chez nos vignerons, c'est cet enracinement profond en un lieu, qui leur permet de vraiment comprendre le monde en profondeur. Chaque rocher, chaque pli de terrain, chaque arbre, chacune des tuiles de leurs cabanons, tous les courants d'air locaux, les endroits secs et les lieux plus humides, les sources cachées et celles plus visibles, les habitudes des animaux qui peuplent leurs champs et leurs forêts...rien ne leur échappe de ce petit coin de terre qu'ils possèdent à fond et qui vit dans leur cœur avec toutes les histoires du pays qui y sont attachées depuis des générations. La limite de leurs horizons superficiels leur ouvre des horizons en profondeur. Quand on les entend raconter leur pays et leurs histoires, on voit briller dans leurs yeux une flamme vive : on devine qu'ils ont au fond du cœur une source cachée.



Le Vigneron : Et vous, les moines, vous avez avec nous cette affinité, puisque vous faites vœu de stabilité. Vous nous avez expliqué que, par ce vœu, vous vous engagez à vivre toute votre vie dans ce monastère que vous avez choisi. Pour vous, c'est un moyen de pousser de profondes racines et de produire du fruit en surabondance qualitative. Et le fruit que vous désirez produire, nous le savons, c'est la Charité !

Finalement, c'est très semblable à ce qui se passe pour la vigne : les racines traçantes, celles qui cherchent l'extension dans les horizons superficiels des sols ne sont pas d'un grand intérêt. On cherche même à les faire disparaître au profit de celles qui plongent en profondeur. Ces dernières apportent tout l'effet terroir, cette richesse d'expression unique qui donne à un vin son identité inimitable.



Le Moine : Oui, c'est bien le propos du vieux Gransois, Max-Philippe Delavouët (1920-1990) qui, de Grans, au sud des Alpilles et en bord de Crau écrivait en Provençal et traduisait lui-même en français. (Nous le citons tel qu'il était présenté dans le 4^e numéro de Racines, édité au Barroux par l'Atelier de la Sainte Espérance en 1994).



RETROUVER LES SOURCES INTÉRIEURES À L'ÉCOLE DES PAYSANS-PUISATERS (MAX-PHILIPPE DELAVOUËT)

 Dans une lettre à Ramuz en 1906, l'écrivain Reynold lui dit :
« Je partirai d'ici et je m'élargirai en cercles concentriques jusqu'aux extrémités de la terre ».

 A quoi Ramuz répond :
« Je me poserai sur une motte de terre dans une vigne et je creuserai jusqu'au centre de la terre ».

 « Parti de son seuil vers quelque vent que ce soit, celui qui va pédestrement trouve bien vaste la contrée et il se dit que, s'il connaît tant de voies et de pistes, tant de chemins parmi les haies vives et tant d'arbres divers pour s'y mettre à l'ombre, il en reste pourtant bien plus encore qui, même de proche voisinage, ne seront jamais connus de lui. Une vie courte est à peine suffisante et les forces du promeneur ne sont pas si infinies pour qu'il aille se distraire vers de nouveaux déserts : **il n'existe pas d'autre façon pour comprendre le monde que d'en posséder pleinement un morceau.** Il sait du moins, bien campé sur son pays, un peu qui il est, un peu d'où il vient, un peu où il va. Donc, comme un bardot à qui on a laissé la bride sur le cou, lorsque l'homme s'en retourne vers l'orée du village, un peu las mais heureux de la paix qui se pose sur les tuiles, il s'assoit sur la pierre et s'interroge à sa façon qui est assez folle.

Il se dit : le taureau ébloui qui a bondi dans l'arène gratte la terre, renifle, s'élance comme un tonnerre d'un homme à un cheval, d'une barrière à l'autre, mais, dès qu'il comprend que son monde n'est plus qu'un arpent de sable

enclos de tous côtés, il recherche, lui le taureau, quelque retraite et décide que tel endroit du cercle marqué peut-être par la douceur de l'ombre ou le parfum du sang, est son dernier refuge. Il en a besoin pour continuer à croire, pour y reprendre haleine et pour courir encore. **Ainsi l'homme lâché par hasard entre quatre horizons a besoin aussi, quand tout le déroute dans l'arène du monde, de se dire qu'un lieu est plus qu'un autre lieu agréable à sa vie. Là, se dit-il, est mon pays : l'amitié y deviendra cité, l'amour y fera ma maison.**

Le village est là, avec ses pierres liées d'amitié et cimentées encore par la fraternité de ceux qui se réunirent tout autour d'une tour d'église ou de château pour ne plus être sans cesse gelés de solitude quand il faut combattre les malheurs et des quatre saisons supporter les effervescences.

Frères de notre pays, bien plus que nous ne sommes aujourd'hui quand nous nous attroupons pour suivre l'un de nous vers la dernière dalle, bien plus d'hommes, le long du temps, ont mis leurs pas avant les nôtres en recueillant un savoir-faire, un esprit que, pour l'avoir nous-mêmes, il nous a suffi pour tout mérite, de naître après eux. Sans effort, après ces aïeux, nous pouvons, habiles, tailler la pierre, pétrir le pain, chasser les grives, rajuster les fers de nos chevaux, ensemençer nos labours, ramasser nos récoltes ; et nous pouvons seuls comprendre la chanson de cette terre qu'un vent venu du fond des âges siffle, parfois, dans les canniers.

Ceci est la part que nous avons d'un très riche héritage, ce sont les fruits du passé que cueille le présent. Mais, frères, ce présent dans peu de temps va passer et il suffit que nous plantions à notre tour les arbres : ils fructifieront bien un jour pour les mains élevées déjà derrière les brumes où, devant nous, l'avenir est une aube. Allons-y, nous ne serons jamais assez riches, nous qui passons comme ceux qui viendront, pour que nous ne laissions rien perdre, fût-ce un parfum, de ce bien de famille.

Et si je regarde, de la hauteur, tant de signes marqués par murailles et toitures, il faut bien qu'enfin je me dise, devant ce qui est pour moi une bible ouverte, que l'écriture des années a fait cette page, avec ses mots, alignés tour à tour qui sont, le long des rues, un poème de maisons.

Et l'histoire jamais n'arrêta de s'écrire, car pour longtemps les hommes allongèrent les phrases en bien tenant le fil de ce qui se disait afin qu'à tout moment celui qui veut lire en puisse tout connaître depuis le premier jusqu'au dernier mot. Il n'est pas indiqué de souiller les marges ; et commencer par de pauvres sornettes une tout autre histoire est le plus grand péché. Pourtant l'homme qui vient après tant d'autre hommes a tout loisir d'apporter une idée bien à lui qui, pour son honneur, s'ajoute au récit continu, laissant à d'autres encore les possibilités d'une belle suite. Et quand la page est d'exquise écriture, qui, sauf les gâcheurs, ne voudrait pas bien écrire à son tour ?

Autant que visages de chrétiens, toutes les choses bienheureuses sont ointes des reflets d'une antique légende ; en brille le profil de la charue, la joue de la cruche. Dans la pierre et dans le fer, dans l'argile et dans le bois, il y a un esprit qui se concentre comme l'âme dans la chair. Les choses qui nous appartiennent nous regardent avec une attention aussi forte que celle que nous avons, nous les hommes, lorsque nous les regardons. **Et leur voix, qui s'entend dans le plus grand silence puisqu'elle est faite de silence, leur voix nous dit la braise de toute essence sous la cendre des matières et sous l'ombre des pensées. De même, pouvons-nous dire, la terre qui nous porte, de plus profondément que le murmure de ses ruisseaux, fait monter sa voix vers nous pour nous rappeler le pacte qui, dans l'obscurité pleine d'étincelles, avec elle, et sans cesse, nous lie.**

En plus du gros de l'héritage, richesse recueillie et vécue par nous tous ensemble, **puisque le nom d'un village, ou d'une ville, ou de Provence est un nom de famille que nous partageons aussi sans qu'il se divise ; en plus de ce grand bien que nous offre un pays, et ce qui sent plus fort que la terre d'été arrosée d'averse et qui est, croyons-nous, de ce pays l'âme ; en plus de la magnifique part d'un commun patrimoine, chaque homme peut, dans sa maison et dans sa tête, dans son sac de peau et dans son cœur, entasser**

les butins qui, à partir du jour où il voudra bien leur en faire part, finiront par appartenir aux autres.

Il peut y avoir dans un homme, en même temps que ce qu'il voit, tout ce qu'il y a derrière les collines et qu'il voit cependant, la plaine qui là-bas continue la plaine, la mer et le port où la mer arrive après avoir frangé les îles, le fleuve et la ville de tous les songes, une tour dans le lointain. **Ce pays qui emplit aussi un homme échappe, il se peut, aux débordements de l'histoire et aux invasions. Et ne peuvent rien contre lui les Wisigoths et les Touristes, les Sarrasins et les Economistes : sa vérité est sans cesse vivante, comme un soleil derrière les brumes qui, en dépit de tous les doutes, puisqu'il brille là-bas, finira par briller ici.**

L'homme resserre en lui ses images du monde, plus vraies et plus vivantes que toutes les peintures. De l'air qui les baigne, de l'odeur d'éternité qui émane d'elles, entre les limites intérieures de l'homme, naît et s'y enfle jusqu'à ses lèvres une musique. Et il faut, pour que se comprenne bien la chanson qui aura à exister si par hasard la musique s'incarne, que les mots soient ceux qui nomment ces choses dans la langue qui ne les trahira pas, provençales qu'elles sont de figure et d'esprit : non pas parole d'Utopie et d'Opéra-Comique, non pas patois de Politique et de Publicité, ni encore sabir pompeux qu'emploient les Pouvoirs, mais, avec ses mots concrets portant la nourriture de l'idée, langue poussée peu à peu en même temps que le jardin pour coïncider avec lui d'une façon tellement profonde et tellement irremplaçable qu'Adam, qui sans cesse renaît, n'en a nulle autre pour tout nommer des racines aux ramilles.

Lorsqu'il descend au fond de lui-même comme un puisatier, l'homme, dans son entêtement, creuse encore davantage sous les pierres sombres pour trouver, plus bas que tous les fils d'eau, les plus fines racines de ses pensées. Et si les autres font de même, des Esquimaux en haut dans leurs glaces jusqu'aux Noirs en bas dans leurs savanes, comme si tous furetaient dans une même terre, il pourrait y avoir peut-être, au centre de la sphère, quelque chose qui mêle étroitement et la chaleur des nids et la fraîcheur des sources pour apporter en tout lieu du monde — du centre originel que tout homme va rechercher en plongeant en lui-même —, pour apporter aux soleils qui ont des lumières dissemblables, le rameau des mythes uniques et différents. C'est ainsi que tout habitant de la terre, suivant le chemin vertical, sans aller se perdre au loin à droite comme à gauche — hélas, toujours à la surface ! — pourra par amour, dans son jardin et sous son ciel, dans son dire et dans son âme, rejoindre un peu ce qu'on appelle, savamment comme les magisters, l'Universel — ou quelque chose d'approchant. »

Max-Philippe DELAVOUËT, Grans, été 1980.